

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

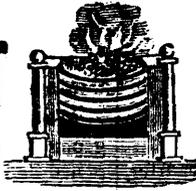
Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



VOL. I.

SAMEDI, 24 AVRIL 1841.

No. 23.

SOMMAIRE DES MATIERES.

SCÈNE POPULAIRE, LE DEMENAGEMENT ; LA CONFIDENTE OU L'ÉPREUVE DE LA FEMME ; LE PLUS FÉCOND DES ROMANCIERS ; FABLE, LE COQ ET LE TAUREAU.

SCÈNES POPULAIRES.

NOUVELLE SÉRIE.

LE DÉMÉNAGEMENT.

Personnages :

M. SAURIN.—Mme SAURIN.—GUSTAVE, leur fils.—Mme LANGLET.—Mlle OLYMPE LANGLET.—Mme BACHELIER.—CLÉMENTINE.—PYRAME, petit chien.—COMMISSIONNAIRES.

I.

La scène est à Paris chez M. Saurin.

SCÈNE I.

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER.

Mme Saurin.—Je suis, aujourd'hui, comme si j'avais fait vingt-cinq lieues à pied.

Mme Bachelier.—Ca, je le crois.

Mme Saurin.—Depuis le matin sur mes jambes, à toujours monter, descendre, aller, venir ; toujours sur le dos des bonnes, dans la crainte qu'elles ne fassent quelque gaucherie. Je vous jure que c'est fatigant.

Mme Bachelier.—Il y a une chose bien vraie, c'est que piétiner toute une journée vous lasse plus qu'une grande course. Vous devez, néanmoins, avancer dans votre déménagement.

Mme Saurin.—Je crois, au contraire, que plus je vais et moins j'avance. Ajoutez à cela que le déménagement ne serait rien par lui-même, si ce n'était la dépense.

Mme Bachelier.—Ce que vous dites là est su de tout le monde : Deux déménagements valent un incendie.

Mme Saurin.—Je ne sais si vous êtes comme moi, Mme Bachelier, mais depuis que les meubles sont changés de place ce logement me paraît hideux. Et vous ?

Mme Bachelier.—J'ai moi-même de la peine à m'y reconnaître.

Mme Saurin.—Le fait est que lorsque nous y sommes entrés nous n'avions nullement l'intention d'y rester ; aussi n'avons-nous jamais voulu y faire un sou de dépense, et ce n'est pas d'hier que je vous parle.

Mme Bachelier.—Il y a longtemps.

Mme Saurin.—Vingt-six ans ; et nous ne devions y rester qu'un terme. Nous entrons dans la vingt-septième.

Mme Bachelier.—Ce n'est pas un jour !

Mme Saurin.—C'est prodigieux la quantité de choses que je retrouve de tous les côtés !

Mme Bachelier.—On est toujours si riche quand on déménage. Etes-vous mieux là où vous allez ?

Mme Saurin.—Nous sommes mieux, si vous voulez ; plus grandement peut-être ; mais ce n'est pas encore ce qu'il nous faut ; aussi n'y resterons-nous pas. J'ai arrêté cet appartement là-bas, parce que j'étais lasse de chercher ; sans cela, je vous assure...

Mme Bachelier.—Est-il commode encore ?

Mme Saurin.—Comme ça ; pas d'armoires ; les plafonds très bas ; il me faudra raccourcir mes rideaux.

Mme Bachelier.—Vous ferez un petit rempli ; mais ça ne laissera pas d'être assez désagréable. A quel étage ?

Mme Saurin.—Au troisième, un petit troisième. Les pièces sont assez claires, mais l'escalier ne l'est pas ; il est, en outre, très raide et très vilain ; les papiers assez frais ; les portes, les fenêtres, tout ce qui est boiserie, est à l'huile.

Mme Bachelier.—Comme chez moi ; j'aime bien cela : avec une éponge...

Mme Saurin.—Et la cuisine sous la même clé, ce que nous n'avions pas ici.

Mme Bachelier.—C'est un grand point. Quand je pense à la mienne ! non seulement elle est au-dessus de l'appartement ; mais encore il faut de la lumière du matin au soir. Vous avez un grenier ?

Mme Saurin.—Nous avons une cave, mais pas de grenier, ce dont je suis assez mécontent. On a dans un ménage quantité de choses qui ne

vous sont pas nécessaires, dont on ne se sert jamais, et que l'on est bien aise de mettre au grenier.

Mme Bachelier.—C'est tout simple.

Mme Saurin.—Quand j'ai arrêté l'appartement, le propriétaire m'a promis monts et merveilles, et une fois qu'il m'a tenue dans ses griffes...

Mme Bachelier.—Il a fait comme les autres ; je connais ça. Demeure-t-il dans la maison ?

Mme Saurin.—Oui, madame.

Mme Bachelier.—Souvent c'est un grand inconvénient, souvent c'est un grand avantage. Quelle espèce d'homme est-ce ?

Mme Saurin.—Un grand maigre, figure insignifiante, assez poli, mais très froid. J'ai fait mon possible pour l'animer un peu ; il n'y a pas eu moyen ; il ne s'est pas déridé un instant.

Mme Bachelier.—Quel est son état ?

Mme Saurin.—Je dois le savoir tantôt, sur les trois heures ; ça m'a l'air, jusqu'à présent, d'une personne dans les affaires.

Mme Bachelier.—Il a donc un cabinet ?

Mme Saurin.—Assez joli, beaucoup de tableaux.

Mme Bachelier.—Est-il marié ?

Mme Saurin.—J'ai vu une dame chez lui, une petite dame, gravée de la petite vérole, qui est restée tout le temps que j'étais là.

Mme Bachelier.—Ce n'est peut-être pas sa femme.

Mme Saurin.—Comme ça peut-être. Au surplus, je vous le disais, je ne tarderai pas à le savoir.

Mme Bachelier.—Et M. Saurin que dit-il de tout cela ? Trouve-t-il l'appartement à son goût ?

Mme Saurin.—Vous savez comme est mon mari ! il ne dit jamais rien dans le moment, sauf à vous rabâcher ensuite cent mille fois la même chose, quand il n'y a plus à y revenir.

Mme Bachelier.—Voilà, par exemple, ce que je n'aimerais pas.

Mme Saurin.—Aussi est-ce en partie de là que viennent toutes nos querelles.

Mme Bachelier.—Moi, le mien est tout le contraire du vôtre ; c'est lui qui se mêle de tout ; aussi tout ce qu'il fait, je dois le trouver superbe. Au fond vous n'êtes pas fâchée de quitter la maison, n'est-ce pas ?

Mme Saurin.—Oui ou non.

Mme Bachelier.—Cela doit toujours faire quelque chose, lorsque l'on est resté quelque temps dans un endroit ; mais cependant...

Mme Saurin.—Je m'y suis mariée.

Mme Bachelier.—Ça fait beaucoup.

Mme Saurin.—Eh bien ! malgré les désagrément du logement, nous n'aurions jamais pensé de longtemps encore à déménager, si M. Jolivet avait voulu être raisonnable.

Mme Bachelier.—Oui, demandez ça à un propriétaire !

Mme Saurin.—Nous avions aussi mon fils aîné qui commence à grandir, auquel il fallait nécessairement une chambre plus éloignée de celle de la honne. Ce n'est pas que Gustave... mais enfin...

Mme Bachelier.—C'est prudent.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLÉMENCE.

Clémence.—Qu'est-ce qu'elle a donc à crier, la portière, que nous salissons ses escaliers ?

Mme Saurin.—C'est de n'y pas faire attention ; cette femme est une grossière dont nous allons être bientôt débarrassés.

Clémence.—Elle prétend qu'on peut faire moins d'embarras en déménageant.

Mme Saurin.—Elle serait peut-être pour que l'on emportât ses meubles dans ses poches.

Clémence.—Apparemment.

Mme Bachelier.—Je suis sûre qu'au fond elle est bien fâchée de vous voir partir.

Mme Saurin.—Singulière façon de le faire voir en vous faisant des sottises !

Clémence.—Pour mon compte je ne la regretterai guère.

Mme Saurin.—Il fut un temps cependant où vous trouviez un grand charme dans sa société, mademoiselle.

Clémence.—Moi, madame ?

Mme Saurin.—Vous passiez vos journées dans sa loge.

Clémence.—C'est elle, au contraire, qui m'arrêtait toutes les fois que j'allais en commission.

Mme Saurin.—Pour savoir ce qu'on faisait chez moi. Les vilaines gens !

Mme Bachelier.—Il faut savoir souffrir ce que l'on ne peut empêcher.

Mme Saurin.—Les commissionnaires ont-ils brisé beaucoup de choses jusqu'à présent ?

Clémence.—Non, madame, pas beaucoup.

Mme Saurin.—Et qu'ont-ils brisé ?

Clémence.—Je n'en sais rien, mais ce serait bien impossible autrement.

Mme Bachelier.—Est-ce que vous ne vous êtes pas adressée à l'entreprise des déménagements ?

Mme Saurin.—Je m'en serais bien gardée !

Mme. Bachelier.—Et pourquoi ?

Mme Saurin.—Par rapport à mes bois de lit.

Mme. Bachelier.—Peut-être avez-vous eu raison.

Mme Saurin.—Vous sentez que toutes ces voitures sont le rendez-vous de toutes sortes de vilénies.

—Mme Bachelier.—Je n'y faisais pas attention, j'avais parlé sans réfléchir.

Clémence.—Madame a-t-elle besoin de moi ?

Mme Saurin.—Non, vous pouvez encore faire un petit voyage. Vous voilà aux anges aujourd'hui, vous qui aimez tant aller et venir ?

Clémence.—Oui, madame.

Mme Bachelier.—Si je pouvais vous être de quelque utilité ?

Mme Saurin.—Je vous suis bien obligée, madame ; le plus fort est fait.

Mme Bachelier.—Ce sera comme vous voudrez, madame, à votre commodité.

Mme Saurin.—Vous êtes mille fois trop bonne. Où est Pyrame ?

Clémence.—Avec M. Gustave.

Mme Saurin.—C'est bien. Qu'emportez-vous là ?

Clémence.—Le petit cabaret de porcelaine à madame.

Mme Saurin.—Je vous le recommande comme la prunelle de vos yeux.

Clémence.—Y a pas de danger.

Mme Saurin.—J'espère que vous vous ferez l'amitié de venir nous voir, quand nous serons emménagés, madame Bachelier ?

Mme Bachelier.—Avec grand plaisir, madame ; je ne vous dissimulerai même pas que je suis désolée de vous voir partir.

Mme Saurin.—Il le fallait.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME LANGLET, MADemoiselle OLYMPE LANGLET.

Mlle Olympe.—Bonjour, madame.

Mme Saurin.—Comment, c'est vous, mesdames, qui osez venir me voir dans mon fouille !

Mlle Olympe.—Nous ne savions pas que ce fût aujourd'hui votre déménagement ; sans cela...

Mme Saurin.—Mon Dieu, que je suis contrariée de vous recevoir ainsi ! Clémence, cherchez donc des sièges à ces dames.

Mme Bachelier.—Si ces dames voulaient venir se reposer chez moi ?

Mlle Olympe.—Vous êtes trop bonne, madame, nous ne res'ons qu'un instant.

Mme Saurin.—Et M. Langlet ?

Mlle Olympe.—Mon père est au Palais. Je te vois royais pas aussi avancée dans votre déménagement, madame.

Mme Saurin.—Je devais ne le commencer que vers la fin de la semaine prochaine, mais l'appartement que je prends étant libre, j'ai préféré...

Mlle Olympe.—Vous avez fort bien fait, madame, lorsqu'une chose me tourmente je cherche au plus vite à m'en affranchir. Maman n'est pas de même, elle a tort.

Mme Bachelier.—C'est toujours ainsi que l'on devrait faire.

Mlle Olympe.—Sans cela, vous prolongez vos ennus à l'infini ! Etes-vous satisfaite de votre nouveau logement, madame ?

Mme Saurin.—Nous sommes plus grandement.

Mlle Olympe.—C'est beaucoup. Vous étiez un peu à l'étroit dans celui-ci.

Mme Saurin.—Je doute néanmoins que nous restions longtemps dans celui où nous allons entrer ; mais j'étais si fatiguée de courir les appartements, j'en avais tant et tant vus, des nids à rats, de vrais trous ! et tous cela à des prix fous, que j'ai arrêté le premier qui s'est présenté.

Mlle Olympe.—Après en avoir rencontré qui vous convenaient davantage, peut-être ?

Mme Saurin.—Oh ! certainement. Mais les uns étaient trop élevés, les autres mal éclairés ; la maison, ou mal habitée, ou sur un trop grand pied. Bref, j'ai pris celui-là comme étant encore un des moins laids et des plus commodes.

Mme Bachelier.—On ne se loge pas à Paris comme on veut.

Mme Langlet.—Et arrangez cela : on bâtit de tous les côtés !

Mme Bachelier.—Et les logements sont hors de prix.

Mme Langlet.—Le payez-vous cher, votre logement ?

Mme Saurin.—Fort cher, oui, madame.

Mlle Olympe.—Je suis bien fâchée, j'en avais avais un charmant à vous proposer, celui de Mme Claret ; n'est-ce pas, maman ?

Mme Saurin.—Mme Claret déménage ? elle quitte le sien ?

Mlle Olympe.—A la fin du mois elle va rejoindre son mari à Besançon.

Mme Langlet.—Ce n'est pas là, je crois, qu'elle va.

Mlle Olympe.—Je te demande bien pardon, maman, c'est à Besançon.

Mme Saurin.—Toujours son appartement de la rue Tiquetonne ?

Mlle Olympe.—Un appartement ravissant !

Mme Saurin.—Je n'ai jamais beaucoup aimé cette rue-là.

Mlle Olympe.—Et si bien distribué, si bien décoré !

Mme Saurin.—Et la maison ?

Mlle Olympe.—Très propre, très bien tenue, supérieurement habitée : toutes personnes comme il faut.

Mme Saurin.—De quel prix est-il ?

Mme Langlet.—Mais de onze à douze cents francs, je crois.

Mlle Olympe.—Je te demande bien pardon, maman, il est de huit à neuf cents.

Mme Saurin.—Et je paie le mien quinze cents ! Il me reviendra à près de dix-sept cents, tout compris.

Mme Bachelier.—C'est une grande différence.

Mme Saurin.—Combien de pièces chez Mme Claret ?

Mlle Olympe.—La salle à manger d'abord.

Mme Saurin.—Pas d'antichambre ?

Mlle Olympe.—Pas d'antichambre.

Mme Saurin.—Je n'aime pas cela : vous êtes à table, vous avez du monde, on vous tombe sur le dos ; c'est fort ennuyeux !

Clémence.—C'était comme ça dans mon premier service.

Mme Saurin.—Qu'est ce que c'est, mademoiselle, de venir vous mêler toujours à la conversation ! Je vous avais dit d'aller au nouveau logement.

Clémence.—Je suis restée dans le cas où madame aurait besoin de moi.

Mme Saurin.—Vous vous êtes trompées. Vous direz à monsieur que ces dames sont ici.

Mme Langlet.—Nous allons nous...

Mlle Olympe.—Nous ne comptons rester avec vous qu'un moment.

SCÈNE IV.

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER, MADAMOISELLE OLYMPE LANGLET, MADAME LANGLET.

Mme Saurin.—Cette fille est d'une curiosité dont rien n'approche !

Mme Bachelier.—Elles sont toutes les mêmes.

Mlle Olympe.—Avez-vous un joli salon ?

Mme Saurin.—Assez bien ; nous le sacrifions ; j'en fais le cabinet de M. Saurin. Oh ! nous sommes encore bien petitement, relativement au prix. Nous avons deux pièces de plus pour mes enfants, et la cuisine sous la même clé.

Mme Bachelier.—C'est un grand avantage.

Mlle Olympe.—Je regrette bien que vous n'ayez pas vu l'appartement de Mme Claret.

Mme Langlet.—Il serait bien petit pour Mme Saurin.

Mlle Olympe.—Je te demande bien pardon, maman ; d'après ce que vient de nous dire madame, il n'est pas beaucoup plus petit que celui que madame va occuper.

Mme Saurin.—Ce qui m'a le plus séduit dans notre nouveau logement c'est sa vue et sa position.

Mlle Olympe.—Dans quelle rue, madame ?

Mme Saurin.—Rue des Fossés-Montmartre.

Mlle Olympe.—Vous aurez le bruit des voitures.

Mme Saurin.—On finit par s'y faire.

Mme Bachelier.—Nous avons des personnes qui ne le peuvent jamais.

Mlle Olympe.—Je suis de ces personnes-là. Quand nous allons passer la journée chez mon frère, ce qui nous arrive rarement, je ne puis y rester si les fenêtres ne sont pas fermées.

Mme Saurin.—Moi, cela ne me fait rien.

Mlle Olympe.—En général, je trouve votre appartement hors de prix.

Mme Saurin.—C'est encore un de ceux qui m'ont paru le moins cher.

Mme Bachelier.—Si cela continue, on ne pourra bientôt plus trouver à se loger !

Mme Saurin.—Nous ne nous sommes pas très éloignés de vous, je pense, mesdames ?

Mme Langlet.—En prenant par les boulevards.

Mlle Olympe.—Je te demande bien pardon, maman, c'est le plus long.

Mme Saurin.—Je ne sais si vous n'auriez pas plus court par les quais. C'est vous, mesdames, qui avez un bien beau local !

Mlle Olympe.—Comme cela, madame ; nous n'y tenons autant que parce que mon père se

trouve être au centre de ses affaires ; sans cela il y a longtemps que nous l'aurions abandonné.

Mme Saurin.—Vous avez un propriétaire qui a l'air bien aimable !

Mlle Olympe.—C'est un monsieur fort commun ; sa femme, plus commune encore, passe sa vie à s'informer de ce qui se fait chez les locataires.

Mme Bachelier.—Voilà une chose qui me ferait quitter le plus beau logement du monde.

Mlle Olympe.—C'est odieux !

Mme Saurin.—Je l'ai vue, cette dame, elle m'a paru assez bien élevée.

Mme Langlet.—C'est la fille d'un boucher.

Mlle Olympe.—Je te demande bien pardon, maman, il ne l'est plus.

Mme Saurin.—Ont-ils soin de leur maison encore ?

Mme Langlet.—Moins que personne ; elle nous tombera un beau jour sur les épaules. Quant à ça, je m'y attends !

SCÈNE V.

LES MÊMES, GUSTAVE SAURIN, PYRAME.

Gustave.—Bonjour, maman ; bonjours, mesdames.

Mme Saurin.—Bonjour, mon fils.

Gustave.—Maman, papa n'est pas ici ?

Mme Saurin.—Il est sorti, ton papa ; as-tu quelque chose à lui dire ?

Gustave.—Oui, maman : c'est que le propriétaire ou nous allons ne veut pas d'enfants.

Mme Saurin.—Pas d'enfants !

Mme Bachelier.—Comment, pas d'enfants ?

Mme Langlet.—Pas d'enfants dans sa maison !

Gustave.—Ni de chiens.

Mme Bachelier.—Oh ! le vilain homme !

Gustave.—Ni d'aucun animal, ni de rien

Mme Saurin.—Voilà qui est plaisant par exemple !

Mme Langlet.—On n'a de la vie vu chose pareille !

Mlle Olympe.—Je te demande bien pardon, maman, il en est de même dans le maison de Mme Bouchet.

Mme Saurin.—Comment l'a-t-il annoncé cela ?

Gustave.—Il m'a dit que le portier l'avait dit.

Mme Saurin.—Il en a menti ! Le portier ne m'en a pas soufflé mot ; et c'est au moment où nous entrons dans son appartement qu'il lève un lièvre pareil !

Mme Bachelier.—A votre place je n'irais pas il y a d'autres logements dans Paris.

Mme Langlet.—Est-ce que celui-ci est loué ?

Mme Saurin.—Mais certainement, madame ; je l'ai justement promis à la personne qui doit le prendre aujourd'hui. Je ne sais vraiment comment sortir de là ! Et ton père qui n'est pas là !

Mme Bachelier.—A votre place, je ne sacrifierais pas mes animaux.

Mme Saurin.—Ce n'est pas non plus mon intention.

Mme Bachelier.—D'autant plus que votre chien n'est pas un jeune chien.

Gustave.—Il a aussi défendu au porteur d'eau de monter passé huit heures.

Mme Bachelier.—A votre place, je n'en ferais ni une ni deux : je m'en irais chez le juge-de-peace.

Mme Saurin.—Ces choses-là m'anéantissent à un point !... Je n'ai plus la moindre énergie !...

Mme Langlet.—Il faut prendre votre courage à deux mains.

Mme Saurin.—Quand je vous disais, ce matin, Mme Bachelier, que cet homme avait une figure patibulaire ! Que je suis donc fâchée d'avoir loué là !

Mme Bachelier.—Attendez le retour de M. Saurin avant de rien entreprendre, c'est mon avis.

Mme Saurin.—Je vous ai dit, madame Bachelier, que de sa vie, mon mari n'a pu prendre une détermination.

Mme Langlet.—M. Langlet n'est pas comme ça.

Mlle Olympe.—Je te demande bien pardon, maman, tu sais bien que mon père ne veut jamais se mêler de rien.

Mme Bachelier.—Je ne sais pas, mais il me semble que si j'étais homme...

Mme Saurin.—Ah ! voilà Clémence.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CLÉMENCE.

Mme Saurin.—Eh bien ! Clémence, on ne veut donc plus de chiens dans le nouveau logement !

Clémence.—Ah ! bien oui, des chiens ! Il y a bien d'autres choses encore qu'on ne veut pas ! Tenez, madame, je vous prie de chercher une autre domestique, car jamais je ne me ferai à une maison pareille.

Mme Saurin.—Mais cet homme-là veut donc ma mort ! ce n'est pas possible autrement !

Mlle Olympe.—Maman, il nous faut laisser madame à ses affaires.

Mme Langlet.—Nous reviendrons vous voir dans un autre moment, madame Saurin.

Mme Saurin.—Excusez-moi, mesdames, je vous en prie, d'être si peu à vous aujourd'hui.

Mlle Olympe.—Comment donc, madame, mais c'est tout simple.

Mme Langlet.—Adieu, madame Saurin.

Mme Saurin.—Adieu, mesdames, au plaisir de vous voir.

Mme Langlet.—Bien des choses à M. Saurin.

Mme Saurin.—Vous êtes trop bonne.

Mme Langlet.—Ne vous dérangez pas.

Mlle Olympe.—Je vous en conjure.

Mme Saurin.—Gustave, reconduis ces dames. Emmène Pyrame avec toi.

SCÈNE VII.

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER,
CLÉMENCE.

Mme Saurin.—C'est bien vilain de votre part, mademoiselle, de me mettre le marché à la main dans un moment comme celui-ci !

Clémence.—N'y a pas de marché là dedans, madame ; je vous dis que j'aime mieux m'en aller que d'entrer dans votre autre logement ; c'est pas dire que je ne veux plus être avec vous.

Mme Saurin.—Vous devez bien savoir cependant que ce logement étant loué, il faut bien, bon gré mal gré, que j'aie l'habiter ; je ne puis pas pour vous faire plaisir coucher dans la rue.

Clémence.—Si vous saviez que c'est toujours aux domestiques que tout le monde s'en prend, et jamais aux maîtres, y a pas à dire.

Mme Saurin.—J'attends M. Saurin, je ne puis rien faire avant qu'il soit venu ; il faudra bien cependant qu'il s'en mêle un peu cette fois ; cela le regarde plus que moi. Continuez toujours votre déménagement comme si de rien n'était.

Clémence.—Oui, madame.

SCÈNE VIII.

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER.

Mme Saurin.—Voilà une fille qui ne savait pas faire une soupe à l'ognon quand elle est entrée chez moi, et la voilà aujourd'hui qui prend des airs de princesse !

Mme Bachelier.—Elles sont toutes taillées sur je même patron.

Mme Saurin.—Non, autrefois les domestiques étaient meilleures. C'est, actuellement, à qui affichera le plus de prétention. Quand elles vous

ont servi pendant vingt ans, elles vous quittent un beau jour. Ces êtres-là sont d'une ingratitude !..

Mme Bachelier.—Un jour de déménagement ! on n'a pas idée d'une pareille indiscretion !

Mme Saurin.—Ajoutez à cela le désagrément que nous suscite ce maudit propriétaire.

Mme Saurin.—Ce qui m'a le plus fâchée, c'est de voir, lorsqu'une chose est sans remède, des gens qui viennent vous offrir des choses impossibles. Ce logement qu'elles me proposaient est grand comme la main.

Mme Bachelier.—Puis il est occupé, si j'ai bien entendu.

Mme Saurin.—Mais certainement ; cette dame ne s'en irait pas demain pour me faire plaisir ; tout cela c'est parler pour ne rien dire.

Mme Bachelier.—Comme ça, vous ne savez pas encore si vous occuperez votre nouvel appartement ?

Mme Saurin.—Je n'en sais rien, je ne me séparerai certes pas de mes animaux. Aussi suis-je dans un état d'exaspération dont rien n'approche.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CLÉMENCE.

Clémence.—En v'la bien d'une autre, à présent ! Le propriétaire d'ici qui prétend que c'est nous qui devons faire remettre les carreaux qu'il y a de cassés dans la cuisine et dans votre chambre à coucher aussi !

Mme Saurin.—Qu'il aille se promener ! Ces carreaux étaient dans cet état-là lorsque nous primes le logement ; son grand-père le savait bien.

Clémence.—Où est-ce qu'il est, madame, qu'on lui demande ?

Mme Saurin.—Est-ce que je le sais, où il est ? Il est mort ! Mon Dieu, mon Dieu, que je suis donc malheureuse !

Mme Bachelier.—Ne vous désolez pas comme ça pour des choses qui n'en valent pas la peine.

Mme Saurin.—Je ne serais pas étonnée d'en tomber malade, tant je me brûle le sang ; je suis sûre qu'intérieurement je suis toute calcinée.

Clémence.—Faudrait pourtant voir, madame, à vous dépêcher ; les autres vont arriver avec leurs meubles pour emménager.

Mme Saurin.—Et monsieur Saurin qui ne vient pas !

Mme Bachelier.—Il est loin de se douter de tous les ennuis que vous éprouvez.

Mme Saurin.—Est-ce que je ne le connais pas ! il se gardera bien de se montrer de toute la journée ; il est plus malin qu'on ne pense ! Où sont mes oiseaux ?

Clémence.—Dans la rue, madame.

Mme Saurin.—Dans la rue, mes oiseaux !

Clémence.—Dame ! à peu près ; ils sont sous la porte cochère !

Mme Saurin.—Mes oiseaux sous la porte cochère !

Clémence.—Puisque le portier a des ordres du propriétaire pour ne laisser monter aucune bête.

Mme Saurin.—Mais il y est bien monté lui-même l'animal ! Pardon, madame, de me laisser aller ainsi. Je ne me connais plus, je suis tout hors de moi !

Clémence.—Bon ! v'là madame qui se trouve mal à c't'heure ! Ça va être drôle !

Mme Bachelier.—Allez à la maison : vous demanderez du vinaigre à la bonne.

SCÈNE X.

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER.

Mme Bachelier.—Voyons, ma petite madame Saurin, un peu de raison ; je conçois combien c'est disgracieux pour vous, mais enfin ça vaut mieux qu'une jambe cassée.

Mme Saurin.—Et ne pas pouvoir se venger, madame Bachelier, ne pas pouvoir se venger !

Mme Bachelier.—Tout cela finira par s'arranger, vous verrez, mieux que vous ne croyez.

Mme Saurin.—Je n'ose l'espérer. Et ce M. Saurin, ce M. Saurin qui s'obstine à ne pas donner de ses nouvelles ! Il y a de quoi se ronger les poings de désespoir !

Mme Saurin.—Je ne sais vraiment pas comment tout cela finira. Si je n'avais que Pyrame, encore ! mais j'ai mes deux angoras dont je n'ai nullement l'intention de me séparer ; ni de mes oiseaux non plus. Il y a, au reste, un proverbe qui est bien vrai : " Qui n'aime pas les bêtes n'aime pas les gens."

Mme Bachelier.—Tenez, si vous voulez que je vous dise, vous l'aviez très-bien jugé ce propriétaire-là.

Mme Saurin.—Je n'ai jamais aimé tous ces gens si froids. Comment avez-vous trouvé cette demoiselle qui sort d'ici avec sa maman ?

Mme Bachelier.—Elle a l'air fort bonne personne.

Mme Saurin.—Comment l'entendez-vous ?

Mme Bachelier.—La maman.

Mme Saurin.—Je vous parle de la jeune personne.

Mme Bachelier.—Jeune, comme ça ; elle n'est plus la fleur des pois.

Mme Saurin.—Si fait, c'est une femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Mme Bachelier.—Sans compter les mois de nourrice.

Mme Saurin.—Elle n'a pas plus ; je me rappelle parfaitement quand elle est venue au monde.

Mme Bachelier.—Elle paraît davantage, et pour une demoiselle, ça commence à bien faire. Elle parle beaucoup.

Mme Saurin.—Elle a énormément d'esprit.

Mme Bachelier.—Je ne dis pas non, mais à la place de la mère, je ne souffrirais pas qu'elle me coupât la parole à tout moment, comme elle le fait ; et si la première fois que pareille chose lui est arrivée elle avait agi en conséquence, elle se fût tenue pour avertie.

Mme Saurin.—Elle est de même avec son père.

Mme Bachelier.—Parce qu'il le veut bien aussi.

Mme Saurin.—Quand on n'a qu'un enfant...

Mme Bachelier.—Ce n'est pas une raison pour se laisser traiter ainsi. Cette demoiselle est très-grossière et très-impertinente avec sa mère ; et la mère est une sottise, passez-moi l'expression, de le lui permettre.

SCÈNE XI.

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER, CLÉMENCE.

Clémence.—Voilà du vinaigre ? ... Tiens, vous êtes revenue, madame ?

Mme Saurin.—J'aurais eu le temps de mourir vingt fois depuis que vous êtes partie.

Clémence.—C'est la bonne à madame qui m'a demandé ce que vous aviez ; j'y ai dit.

Mme Saurin.—Vous avez eu tort ; elle va le conter au portier, et le portier au propriétaire. Toute la maison, j'en suis sûre, le sait déjà. Allez chercher mes oiseaux.

Clémence.—Où voulez-vous les mettre ?

Mme Saurin.—Je n'en sais rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que rien au monde ne me fera les abandonner. Que je suis donc à plaindre !

Mme Bachelier.—Mais chez moi, madame. Que ne les laissez-vous chez moi ?

Mme Saurin.—Ah ! madame, que de remerciements !

SCÈNE XII.

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER, CLÉMENCE, GUSTAVE, PYRAME.

Mme Saurin.—As-tu vu ton père ?

Gustave.—Non, maman.

Mme Saurin.—D'où viens-tu ?

Gustave.—Du nouveau logement : il n'y était pas.

Mme Saurin.—Avec ton chien ?

Gustave.—Oui, maman, mais le portier n'a pas voulu le laisser monter.

Mme Saurin.—C'est un parti pris ! vous voyez, madame Bachelier.

Mme Bachelier.—Si j'étais homme je ne souffrirais pas cela !

Gustave.—La portière d'ici le sait donc, maman ?

Mme Saurin.—Quoi, mon fils ?

Gustave.—Que l'on ne veut pas de chiens là-bas.

Mme Saurin.—Qui le lui a dit ? Ce n'est pas moi. Mais je suis là à chercher bien loin.... C'est vous, Clémence, qui le lui aurez dit.

Clémence.—Oui, madame, c'est moi ; m'avez-vous recommandé de ne pas le dire ?

Mme Saurin.—Il faut donc être continuellement derrière vous, comme derrière un enfant, pour vous empêcher de faire des sottises ? Grâce à vous nous allons être la fable et la risée de toute la maison.

Gustave.—Maman, tu ne sais pas ? ce n'est pas tout : on ne veut pas d'enfants dans cette maison-là, et le portier ferme la porte à neuf heures.

Mme Saurin.—Je n'irai pas ! je ne mettrai pas les pieds dans une maison semblable !

Gustave.—Et puis, ne pas recevoir beaucoup de monde chez soi.

Mme Saurin.—Je n'irai pas pour tout l'or du monde ! Mais que faire ? que devenir ? Et ton père, M. Saurin, où est-il ? On n'a jamais vu une position semblable à la mienne !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, UN COMMISSIONNAIRE AVEC DES EFFETS SUR SES CROCHETS.

Mme Saurin.—Qui est là ?... Voyez, mademoiselle, toutes les portes sont ouvertes, on arrive ici comme dans la rue.

Clémence (au commissionnaire).—Qu'est-ce que vous demandez ?

Le commissionnaire.—Je viens pour le déménagement.

Mme Saurin.—C'est ce que je redoutais ! Me voilà à présent à la porte de chez moi !

Mme Bachelier.—Il faudrait cependant se faire une raison.

Mme Saurin.—Il y a de ces moments, madame Bachelier, où il vous semble qu'on a trop vécu.

Mme Bachelier.—Il faut penser que ceci n'est qu'une contrariété.

Mme Saurin.—C'est que je pars d'un principe. Ce n'est pas seulement cet appartement qui me cause des chagrins, c'est l'abandon où me jette M. Saurin, c'est son profond égoïsme !

Mme Bachelier.—Vous devez y être faite, depuis le temps.

Mme Saurin.—On se fait vite au bien, madame Bachelier ; jamais au mal. (A Clémence.) Mademoiselle, je voudrais bien que vous pussiez veiller à ce que fait ce commissionnaire dans la pièce à côté ; nous avons encore ici quantité d'objets...

Clémence.—Y a pas de danger, madame ; y a plus rien dans cette pièce-là. Tenez, du reste, le voilà qui s'en va.

Mme Saurin, au commissionnaire.—Allez-vous continuer votre déménagement, monsieur ?

Le commissionnaire.—Je crois bien ! puisqu'ils comptent coucher ici ce soir, les autres. (Il sort.)

Mme Saurin.—Vous l'entendez, madame Bachelier ? (A Gustave.) Il faut absolument que tu me trouves ton père, mon ami, il le faut absolument !

Gustave.—Oui, maman.

Mme Saurin.—Tu iras chez ton oncle ; peut-être y sera-t-il. Laisse Pyrame avec moi. (A Pyrame.) *Pauvre tien tien, aimela-t-il mademoiselle* (1). (Gustave sort.)

SCÈNE XIV.

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER, CLÉMENCE.

Clémence.—Madame tient-elle toujours à ce que j'aïlle là-bas, pour ses oiseaux ?

Mme Saurin.—Oui certainement, j'y tiens beaucoup. Vous devriez déjà être revenue depuis le temps ! Pyrame, restez ici. (A Clémence.) Si vous rencontrez M. Saurin, envoyez-le-moi.

Clémence.—Tenez, madame, le voilà, M. Saurin.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, M. SAURIN.

Saurin.—Qu'il y a-t-il, chère amie ? Je viens de voir Gustave, qui m'a dit que tu ne savais pas donner de la tête.

Mme Saurin.—Il ne vous a pas dit autre chose ?

Saurin.—Non, il n'est entré dans aucun détail. J'ai vu aussi M. Darbois. Tu ne sais pas ? Il marie sa fille à un apothicaire. C'est un mariage....

(1) Langage des bêtes.

Mme Saurin.—Il s'agit bien de cela ! . . . Le propriétaire de la maison où nous devons aller ne veut pas de nous.

Saurin.—Je croyais que c'était une affaire arrangée.

Mme Saurin.—Ce devrait l'être ; mais au moment d'y entrer il a demandé des choses impossibles. Pyrame, restez ici !

Saurin.—Est-ce qu'il voudrait par hasard qu'on entrât par les fenêtres ?

Mme Saurin.—Si vous allez commencer vos jeux de mots et vos plaisanteries, il est inutile que je continue à vous parler raison.

Saurin.—Mon Dieu, chère amie, tu te fâches toujours pour rien ! T'ai-je jamais contrariée ? Ne fris-tu pas tout ce que tu veux ? Je me trouvais ici à merveille ; il t'est venu un beau jour l'idée de déménager, je n'ai pas mieux demandé ; tu as arrêté un logement où bon t'a semblé, je t'ai laissé faire ; ce logement à l'heure qu'il est ne te convient plus. Que veux-tu que j'y fasse ?

Mme Saurin.—Je ne vous ai pas dit qu'il ne me convenait plus.

Saurin.—Pardon, j'avais cru l'entendre.

Mme Saurin.—Comme vous entendez en général tout ce que je dis, sans vous donner la peine de comprendre. Venez ici, Pyrame !

Saurin.—Après tout, qu'exige donc ce nouveau propriétaire ?

Mme Saurin.—Il ne veut d'abord pas d'animaux dans la maison.

Saurin.—Ne t'ai-je pas toujours dit que tes bêtes nous attireraient des désagréments ? Combien de querelles et d'ennuis ne nous ont-elles pas suscités !

Mme Saurin.—Vous, je vous connais, vous n'aimez rien au monde que vous ; et encore . . .

Saurin.—Bien obligé !

Mme Saurin.—Enfin, il vous faut voir ce propriétaire, il n'y a que vous qui puissiez le voir ; je me garderais bien d'y aller, je lui dirais des choses désagréables.

Saurin.—Je ne demande pas mieux ; mais je ne le connais pas ce monsieur. A qui s'est-il adressé pour cette défense ?

Mme Saurin.—A personne.

Saurin.—En ce cas comment a-t-on appris son antipathie pour les animaux ?

Mme Saurin.—Par Gustave. Couchez là, Pyrame.

Saurin.—Gustave l'a donc vu ?

Mme Saurin.—Il ne l'a pas vu non plus.

Saurin.—Alors tu me permettras, chère amie, de trouver tout ça fort drôle. (Il rit.)

Mme Saurin.—Riez, riez tout à votre aise, M. Saurin, ne vous gênez pas ! C'est fort drôle, en vérité ; nous coucherons dans la rue ; c'est effectivement fort plaisant !

Saurin.—Mais tout le monde, à ma place, n'en ferait pas d'autres. Je suis sûr que la voisine ne demande pas mieux que de faire comme moi. (Il rit plus fort.) Et Clémence aussi.

Clémence rit aux éclats.

Mme Bachelier.—Vous feriez rire le diable ! (Elle rit.)

Mme Saurin.—Vous avez, madame, bien de la bonté de reste, en vérité !

Saurin.—J'en ai mal à la tête ! . . . Ça fait mal de rire comme ça !

Mme Saurin.—Je ne trouve rien de plaisant à cela, au contraire.

Saurin.—Allons, voyons, madame Saurin, tu sais que je suis à cent lieux de vouloir te faire de la peine. Que veux-tu que je fasse ? (Il rit.)

Clémence continue de rire.

Mme Saurin.—Je vous avais priée, mademoiselle, d'aller chercher mes oiseaux ; vous rirez dans la rue, vous serez plus à votre aise encore. (Clémence sort en riant.) Restez ici, Pyrame !

SCÈNE XVI.

MADAME SAURIN, M. SAURIN, MADAME BACHELIER.

Mme Saurin.—Cette fille me manque à la journée, et cela grâce à vous, monsieur ! Vous saurez donc que dans notre nouvelle maison le portier se couche à neuf heures précises.

Saurin.—Tu sais, quant à cela, que j'ai toujours aimé à rentrer de bonne heure.

Mme Saurin.—Cependant, s'il m'arrive d'aller en soirée ou bien au spectacle. Jamais je ne m'assujétirai à cela, jamais, jamais !

Saurin.—Nous n'avons qu'une seule chose à faire, c'est de rester ici.

Mme Bachelier.—Cela ne se peut plus à présent. Cet appartement est loué, on va venir, on a déjà apporté quantité de choses.

Saurin.—Vous m'en direz tant ! . . . Mais à propos, cela ne t'étonne pas un peu, madame Saurin, le mariage de Mlle Darbois avec son apothicaire ?

Mme Saurin.—J'ai bien à m'occuper d'autres choses que de ce mariage-là !

Saurin.—C'est un joli parti.

Mme Saurin.—Mais, monsieur Saurin, je vous en conjure, allez donc chez ce propriétaire !

Saurin.—Je ne demande pas mieux. Où demeure-t-il ?

Mme Saurin.—J'ai là des adresses.... Tenez, en voici une.

Saurin.—Ah ! c'est rue des Fossés-Montmartre que nous allons ?

Mme Saurin.—Je vous l'ai cent fois !

Saurin.—C'est possible, je ne me le rappelais plus. Eh bien ! j'y vais. (Il sort.)

SCÈNE XVII.

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER.

Mme Saurin.—Eh bien, vous l'avez vu, madame ! Faut-il de la vertu pour vivre avec un homme pareil ! Pyrame, couchez là !

Mme Bachelier.—Si vous voulez que je vous parle bien franchement, je vous dirai que je préfère de beaucoup ce caractère-là à celui du mien.

Mme Saurin.—Ce qui prouve bien que l'on n'est jamais heureux. Au reste, voyez comme jamais on ne rencontre deux personnes la même chose : vous parlez de caractère, mais je mettrais cent fois au-dessus du mien celui du vôtre. Jamais, vous, Mme Bachelier, vous n'avez à vous occuper de rien.

Mme Bachelier.—J'aimerais bien mieux avoir à m'occuper, je ne serais pas chez moi comme une étrangère, jamais au courant de rien. J'ai besoin d'une épingle, il me faut la demander à monsieur. Si vous trouvez cela agréable, je ne suis pas de votre avis.

Mme Saurin.—Avec tout ça, vous ne manquez de rien.

Mme Bachelier.—Je ne vais pas nu-pieds, parce que M. Bachelier a trop d'amour-propre, sans quoi....

Mme Saurin.—Ah ! les femmes ne sont pas pour leur bonheur sur la terre !

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, CLÉMENCE.

Clémence.—La voiture de déménagement des autres est en bas.

Mme Saurin.—Ah ! vous voilà, mademoiselle. Avez-vous vu monsieur ?

Clémence.—Oui, madame, il est en pourparler avec le propriétaire.

Mme Saurin.—Lequel ?

Clémence.—Celui où nous entrons.

Mme Saurin.—Où vous pouvez entrer, mais où je n'entre pas !

Clémence.—Enfin, madame, il est avec.

Mme Saurin.—Ils sont dans une grande discussion, sans doute ?

Clémence.—Au contraire.

Mme Saurin.—Et comment cela ? Parlez donc, mademoiselle ! Vous me faites mourir à petit feu ! Avait-il l'air de parler de nos affaires ?

Clémence.—Non, madame ; il avait l'air comme de se rafraîchir.

Mme Saurin.—C'est bien de lui !... Et il a eu le front de se rafraîchir ! chez un malappris, chez un sans cœur !... Et il ne lui disait rien ? il se rafraîchissait ?

Clémence.—Si fait, madame, il disait.... Qu'est-ce qu'il lui disait donc déjà ?... Il lui parlait d'un monsieur.... monsieur.... je l'ai sur le bout de la langue.... monsieur.... c'était pour un mariage.... monsieur....

Mme Saurin.—M. Darbois ?

Clémence.—Darbois ; oui, madame, M. Darbois.

Mme Saurin.—Décidément, il n'a plus que ce mariage en tête !... Avez-vous jamais vu ! au lieu de parler de ses affaires.... En savez-vous plus long ?

Clémence.—Non, madame, voilà tout.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, DEUX COMMISSIONNAIRES chargés de meubles et de paquets.

Un des commissionnaires.—C'est-il ici qu'il faut mettre ce que nous avons avec nous ?

Mme Saurin.—Qu'est-ce encore que cela ?

Clémence.—Je vous ai dit que la voiture des autres était en bas.

Mme Saurin.—Qu'ils s'arrangent entre eux, ces messieurs, cela ne me regarde pas. Ici, Pyrame !

Clémence.—Mais, madame, vous n'avez pas le droit de les empêcher de monter leurs effets.

Mme Saurin.—Mais, mademoiselle, je n'ai pas non plus d'ordre à recevoir de vous. Pyrame, ici !

Mme Bachelier.—Il faudrait cependant, madame Saurin, prendre une détermination quelconque.

Mme Saurin.—Je n'en prendrai aucune. Oh ! vous ne me connaissez pas !... Je ne suis pas encore si facile !... Je veux attendre l'arrivée des personnes qui prennent l'appartement pour être mise à la porte de chez moi.

Mme Bachelier.—Mais vous n'êtes plus chez vous.

Clémence.—Tout ça c'est des enfantillages.

Mme Saurin.—Je vous prie, mademoiselle, de vous mêler de vos propres affaires ; je vous en prie en grâce !

SCÈNE XX.

LES MÊMES, GUSTAVE.

Gustave.—Maman, je viens chercher Pyrame.

Mme Saurin.—Pour où aller ?

Gustave.—Chez ma tante.

Mme Saurin.—Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

Gustave.—Parce que ma tante le mettra dans la cour avec le sien.

Mme Saurin.—Je ne me sépare pas ainsi du mien ; il n'a pas été élevé à cela.

Gustave.—Eh bien ! maman, si tu ne veux pas qu'il aille chez ma tante, papa dit qu'il entrera tout seul dans l'appartement.

Mme Saurin.—Monsieur votre père est un égoïste, vous pouvez le lui dire de ma part.

Gustave.—Justement le voilà.

Mme Saurin.—Pyrame, ici !

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, M. SAURIN.

Mme Saurin.—Vous voilà, monsieur ? Vous êtes-vous bien rafraîchi chez votre nouveau propriétaire ? Vous sentez-vous mieux que tantôt ?

Saurin.—Sais-tu que c'est un bon garçon que ce Baudot !

Mme Saurin.—Qu'est-ce encore que ce nouveau nom que vous avez été ramasser là ?

Saurin.—Celui du propriétaire, un jeune homme charmant.

Mme Saurin.—Vous appelez cela un jeune homme ? Je le veux bien ! Et que vous a-t-il dit, cet olibrius ?

Saurin.—Nous avons partagé le différend par la moitié. Nous gardons les oiseaux, plus un chat.

Mme Saurin.—Et c'est ainsi que vous arrangez les choses ?

Saurin.—Si tu trouves à les mieux arranger, charge-t'en. Pyrame et le prince noir, ton angora, le père de l'autre, iront....

Mme Saurin.—Jamais !

Saurin.—Ils iront où tu voudras, chez ta sœur, n'importe où, mais ne nous suivront pas.

Mme Saurin.—Jamais je n'y mettrai les pieds, dans votre maudit appartement !

Saurin.—Nous avons un hôtel garni vis-à-vis de nos fenêtres, vois à les y installer.

Mme Saurin.—Vous n'avez jamais rien aimé !

Mme Bachelier.—Voyons, madame Saurin, laissez aller les choses ; patientez, croyez-moi.

Mme Saurin.—Ce n'est pas pour la chose en elle-même, c'est pour le procédé. Pyrame, venez ici ! Pauvre ami !... baisez *maîtresse*. Non, tenez, vraiment, madame Bachelier, ce que l'on me demande est au-dessus de mes forces. (Elle verse d'abondantes larmes.)

Un commissionnaire.—Excusez que je passe.

Mme Saurin.—Prenez donc garde à ce que vous faites, maladroit !

Clémence.—Mais, madame, nous n'avons plus rien ici, la cuisinière vient d'emporter le reste, vous n'avez plus de quoi vous asseoir.

M. Saurin.—Eh bien, madame Saurin, que décides-tu ?

Mme Saurin.—C'est bien, monsieur Saurin, c'est très-bien, vous serez satisfait ! Je vous suis dans votre maudite baraque ! Je cède à la violence ; mais ne comptez pas m'y retenir : dans trois mois je déménage.

M. Saurin.—Dans trois mois ?... C'est-à-dire comme pour celui-ci : dans vingt-sept ans.

HENRI MONNIER.

LA CONFIDENTE

OU

L'ÉPREUVE DE LA FEMME.

COMÉDIE PROVERBE

PERSONNAGES

M. SELBY, gentleman du comté de Wilts.

CATHERINE, femme de M. Selby.

LUCY, sœur de M. Selby.

Mrs. FRAMPTON, veuve.

DOMESTIQUES.

La scène se passe dans la maison de M. Selby et aux alentours.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une bibliothèque.

M. SELBY, Mrs. SELBY.

M. Selby. Ne vous méprenez pas trop sur le sens de mes paroles, ma chère amie ; je ne vous adressais aucun reproche ; c'étaient vos vertus que j'accusais, et encore en faisant mes réserves ; ce n'est point au bout de cinq douces années de mariage et de bonheur que je m'aviserai d'aller chercher querelle à une femme aussi justement aimée. Ma Catherine, votre reconnaissance va trop loin : quand un mari a tenu ses promesses, quand il a été pour sa compagne ce que tout homme bien élevé doit être pour elle, il ne faut pas regarder comme faveur ce qui n'est qu'une juste réciprocité ; dans notre heureuse union, nous nous payons mutuellement une dette. Je ne voulais rien dire de plus.

Mrs. Selby. Dans les échanges de l'affection ne doit-il pas y avoir une juste évaluation ? Mon ami, je n'étais qu'une orpheline, échappée au naufrage de ma famille, j'ai trouvé près de vous un port après la tempête ; j'étais pauvre, vous m'avez rendue riche ; j'étais une jeune fille seule au monde, vous avez fait de moi une femme chérie, que vous ne laissez jamais dans la solitude.

M. Selby. N'exagérons rien, ma chère, pas même la reconnaissance ; quoi qu'on ait pu recevoir, bienfait ou service, doit-on renoncer à la

liberté de son esprit et de son cœur ? faut-il subir le joug de certaines sociétés ?..

Mrs. Selby. Je devine que vous voulez parler de Mrs. Frampton...

M. Selby. C'était un trait lancé au hasard. Croyez-moi, je suis très fâché de vous avoir blessée dans votre amie. Je voulais justement vous prévenir contre cette reconnaissance qui vous ferait estimer trop haut des obligations reçues à cet âge où une jeune fille, dans le vide de son cœur, transforme quelquefois la faveur la plus légère en un bienfait qui l'enchaîne pour la vie aux exigences d'une femme impérieuse.

Mrs. Selby.—Ce n'est pas une légère obligation que j'ai à Mrs. Frampton.

M. Selby.—Eh bien ! légère ou non, le tribut qu'elle réclame l'annule tout à fait... (*On entend parler au dehors.*) Tenez, je l'entends encore qui vous appelle du ton de voix d'une maîtresse impatientée contre sa servante. Je l'en prie, Catherine, fais-la attendre une ou deux minutes ; dis-lui que tu es occupée ; accoutume-la par degrés à un peu moins d'obéissance.

Mrs. Selby. Je vous en conjure, ne me reprenez pas, je vais revenir.

M. Selby. Ma chère amie, fais comme il te plaira. (*Mrs. Selby sort.*) Cependant tout ceci m'inquiète ; il s'agissait d'une visite de trois jours ; voilà trois longues semaines qu'elle est ici, sans que rien semble annoncer son départ ! Je voudrais que cette joyeuse veuve fût un peu plus jolie, j'épouserai volontiers la patience de ma femme ; je ferais la cour à son amie en amant désespéré, et j'exciterais une telle brouille que ce serait Catherine, plutôt que moi, qui lui donnerait son congé... (*Catherine rentre*) Déjà de retour ? que désirait notre veuve ?

Mrs. Selby. Une bagatelle,

M. Selby. Quelque service de toilette... elle voulait que tu l'aideras à se coiffer ou à fixer une épingle à son fichu.

Mrs. Selby.—Oh ! non, rien de tout cela.

M. Selby. Ou peut-être te demandait-elle pour faire un point au vieux manteau avec lequel elle est venue ici ; je l'ai vue s'adresser à toi, pour tous ces petits services, d'un air à faire rougir sa servante qui, la seconde fois, lui eût demandé son compte. Ma trop bonne et trop complaisante Catherine, je plains ton esclavage !... Aujourd'hui, du moins, c'est l'anniversaire de notre union, restons libres et oublions notre veuve... (*Il sonne.*) Philippe, notre voiture... Pourquoi pleurer, mon amie ? vous savez que je vous ai promis une promenade à l'heureux cottage de la colline du côté de Hamps, où je vous déclarai mon amour... Notre voiture. Philippe. (*Un domestique entre.*) Et bien ! Robin, que faites-vous ici ?

Le domestique.—Je venais dire à monsieur, que le cocher a conduit Mrs. Frampton...

M. Selby. Il n'avait point d'ordre !...

Le domestique. Aucun, monsieur, que je sache, excepté de la dame qui attendait une lettre à la poste de la ville voisine.

M. Selby. Allez, Robin. (*Le domestique sort.*) Qu'est-ce que cela signifie ?

Mrs. Selby. Je venais pour vous le dire ; mais j'avais peur de vous fâcher...

M. Selby. C'est fort leste de la part de Mrs. Frampton ; mais nous ne perdons qu'une petite promenade : montez à votre chambre, mon amie, vous ferez de la musique pour passer le temps pendant que je feuilletterai quelques vieux bouquins jusqu'au retour de notre discrète amie.

Mrs. Selby. Comme vous voudrez. (*Elle sort.*)

M. Selby. Trop obéissante, et obéissante à trop de maîtres à la fois. Je ne puis, en pareil jour, m'empêcher de dire un peu durement ma pensée à Catherine sur cette importune et fatigante veuve, cette peste de ménage, ce diable en jupon, qu'il est difficile de faire déguerpir. Mais aussi, commander mes propres domestiques ! contredire les ordres que je leur donne... Qu'est-ce encore ?... (*Un domestique entre et annonce Lucy, sœur de M. Selby.*) Ah ! c'est ma sœur ; soyez la bien venue. Vous venez fêter le doux anniversaire ?

Lucy. Vous paraissez contrarié : jusqu'à présent ce jour était pour vous le plus charmant de l'année... Votre lune de miel s'est bientôt changée en absinthe.

M. Selby. Oui, je suis contrarié, mais ce n'est pas sans cause : j'ai affaire à une fine veuve qui voudrait me mener loin, et mes chevaux aussi.

Lucy. Vous m'avez écrit quelques mots d'une Mrs. Frampton ; mettez-moi au courant.

M. Selby. Elle arriva ici comme une bonne personne qui venait nous faire une courte visite : tout en elle disait qu'elle était notre obligée ; sa malle assez légère, sa garde-robe usée n'annonçaient pas de plus grandes prétentions ; mais, en peu de jours, son costume, ses manières, tout était changé. La voilà maintenant qui se pavane sous les bijoux empruntés ou dérobés à ma femme. Celle-ci lui doit, dit-elle, un service inconnu, ou que l'on cherche à me cacher. La douce et tendre Catherine baisse les yeux à son aspect comme étant devant une sorcière qui lui aurait jeté un sort.

Lucy. Il y a là-dessous quelque mystère... Comment en agit-elle à votre égard ?

M. Selby. Comme si elle craignait mon déplaisir, sans toutefois en prendre grand souci. Quelquefois je me suis imaginé qu'un secret regard me disait qu'on m'aimerait volontiers, pourvu que je voulusse donner quelque encouragement. Devant

moi, la chère veuve garde quelque modération ; mais elle ne s'est jamais renfermée tête à tête avec ma Catherine, que je ne trouvasse celle-ci en larmes. Logée, en arrivant, dans une petite chambre, l'adroite commère a peu à peu su s'établir dans notre meilleur appartement : toute l'aile gauche de la maison lui appartient ; elle commande à mes gens ; elle prend mon équipage quand cela lui plaît... Mais j'entends son pas détesté... Qui la ramène si vite ? (*Entre Mrs. Frampton.*)

Mrs. Frampton. Ah ! je suis moulue, brisée, fracassée, à demi morte ! Maudites soient vos routes du comté de Wilts. Ce perfide Philippe a choisi, sur mon honneur, le plus mauvais chemin du pays. J'ai été si cahotée sur vos cailloux, que j'ai mis pied à terre et suis revenue sans avoir fait ce que je voulais faire à Andover.

Lucy, *à part.* J'en aimerais le drôle toute ma vie.

Mrs. Frampton. Vous avez une amie avec vous, M. Selby ?

M. Selby. Ma sœur aînée Lucy est venue célébrer avec nous cet anniversaire. Ma sœur, je vous présente l'amie de ma femme, Mrs. Frampton.

Mrs. Frampton. Asseyez-vous, je vous prie ; puisque vous êtes la sœur de M. Selby, vous êtes la bien venue. Je croyais passer ce jour agréablement avec l'aimable couple dont l'hospitalité est gracieuse pour moi ; mais votre venue nous vaudra une fête.

Lucy, *à part.* Elle fait les honneurs naturellement.

M. Selby, *à part.* Comme si elle était la maîtresse de la maison.

Mrs. Frampton. Je m'y mets à mon aise ; avec de bons amis, répondre par de la cérémonie à des obligations, c'est gêner celui qui oblige. Savez-vous qu'on est bien secoué dans votre vieux carrosse ?

M. Selby. Je vais commander bientôt un équipage qui vous sera plus commode, madame....

Mrs. Frampton. Il faut que j'aie me parer un peu ; cette humble toilette serait déplacée pour un repas de nocé. Me permettez-vous de m'absenter un moment ?... Et votre Catherine ?...

M. Selby. Vous la trouverez dans son boudoir, Mrs. Frampton. Adieu donc. (*Elle sort.*)

M. Selby. Que dites-vous de son assurance ?

Lucy. Elle est vraiment exquise ! Si cette veuve était chez moi comme elle est chez vous,

ma voiture serait pleinement à son service, et mon joyeux cocher l'aurait bientôt conduite à la plaine de Stonehenge pour y choisir sa route à loisir. Mon frère, ne soyez pas légèrement jaloux ; n'allez pas vous imaginer qu'à une impu-

dente veuve de cette espèce votre modeste Catherine ait pu confier des secrets de quelque importance, de nature surtout à troubler votre repos. Je gagerais qu'il s'agit d'une histoire de jeune pensionnaire, d'une de ces premières passion que la femme la plus hardie ne révèle pas volontiers à un époux, encore moins votre timide Catherine.

M. Selby. Je pense que ce n'est pas autre chose ; je veux écarter tous mes soupçons, si toutefois j'en avais conçu.

Lucy. Irons-nous faire un tour de promenade ? Je suis curieuse de visiter votre jardin, mon frère, et de voir si les arbres que je vous ai recommandés ont prospéré. Votre Catherine est occupée maintenant ?

M. Selby, Je vous accompagne. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

L'Antichambre.

LA FEMME DE CHARGE, PHILIPPE, ET LES

AUTRES DOMESTIQUES riant.

La femme de charge. L'amie de madame, depuis sa courte promenade, ne semble nullement de bonne humeur. Philippe ! Philippe ! je soupçonne quelque mauvais tour ; votre folle conduite vous coûtera une bonne place ; j'en ai peur.

Philippe. Bonne mistress Jane, notre sérieuse femme de charge, sage surveillante des soubrettes et des marmitons, laissez-nous un peu rire : nous sommes de jeunes têtes que ne trouble pas le soin des armoires et des clés.

Le sommelier. Mon bon Philippe, raconte-nous tout.

Tous ensemble. Oui. Racontez, racontez.

Philippe. Vous êtes tous fous ; mais je consens à tout vous dire : La sonnette de la veuve avait tinté bruyamment...

Le sommelier. Il n'y a pas à se méprendre sur son *drelin, drelin !*

La femme de chambre. La sonnette de madame est en comparaison une douce musique, et elle exprime plutôt la prière que le commandement.

Philippe. Je perdrai le fil de mon histoire, si vous m'interrompez ainsi. Je disais donc que la sonnette avait fait son carillon, et une voix plus aigre que la sonnette avait crié : *Le cocher Philippe !* J'obéis aussitôt ; car c'est mon nom et mon titre : Mène-moi, dit-elle, à la ville voisine, où j'espère trouver des lettres. Je me hâte, j'attelle mes chevaux, et quand je la vois nichée dans la voiture, je fais claquer mon fouet ; nous voilà partis...

La femme de chambre. Pour Andover, par la grande route, je devine.

Philippe. Je vous en prie, madame la soubrette, devinez les choses de votre compétence : allez à vos chiffons, et laissez au cocher l'art de conduire ses chevaux.

Le sommelier. Laissez-le raconter à sa manière et ne l'interrompez pas.

Philippe. C'est jour de marché, pensai-je, la route doit être encombrée de gens et de bestiaux ; mes pauvres bêtes pourront prendre peur ; j'enfilai donc ce chemin de traverse, où la jument du fermier Dobson fut si cruellement courbattue il y a deux jours ; là, à travers les pierres et les ornieres, nous cahotâmes pendant un mille, jusqu'à ce que madame, fatiguée de ces violentes secousses, et voulant sauver ce qui lui restait de jointures intactes, jugea prudent de mettre pied à terre et de me planter là.

Tous. Ah ! ah ! ah !

Le sommelier. Que diable ! les voitures sont-elles faites pour ces madames-là ?

La femme de chambre. Je crois qu'elle est sorcière ; j'ai eu beau hérissier son oreiller d'épingles, elle échappe à tout.

Le sommelier. Et moi, j'ai essayé, en lui versant à boire, de lui donner de la bière pour du vin de Bordeaux ; mais je n'ai jamais pu donner le change à ce palais délicat.

La femme de charge. Allons ! allons ! elle reçoit l'hospitalité de notre bonne maîtresse, et nous, nous devons la respecter. Quoique je ne croie pas que notre maître se soucie beaucoup de sa compagnie, il serait mécontent de nous entendre... (*On agite une sonnette.*) La voilà qui sonne : vite, vite, qu'on se remue : qui sait quel est celui qu'elle appelle ?

Le sommelier. Après tout, c'est un bon tour de Philippe. (*Ils sortent.*)

SCENE III.

La chambre de Mrs. Selby.

Mrs. FRAMPTON, Mrs. SELBY, travaillant.

Mrs. Frampton. Je pensais, mon amie, à la différence de nos destinées, qui nous ont jetées dans des voies si diverses... Une autre aiguille, la pointe de celle-ci est émoussée. J'étais une riche héritière, née pour avoir un brillant avenir, et, dans notre pension, j'étais regardée comme au dessus de vous toutes : j'avais des prérogatives et des libertés qu'on vous refusait. Ecoutez-moi, je vous prie.

Mrs. Selby. Il faut que j'écoute ce qu'il vous plaît de me dire. (*A part.*) Ah ! mon pauvre cœur !

Mrs. Frampton. J'avais ma chambre à part, une servante pour moi seule, une voiture, et le reste... Simple que vous êtes : que voulez-vous que je fasse de cette aiguille avec son grand œil,

qui irait bien à un Cyclope ?... les miens ne sont pas tellement aveuglés par mes chagrins que je ne puisse en enfiler une plus mince : on passerait à travers celle-ci un câble ou un chameau.

Mrs. Selby. Je vais vous en chercher une autre. (*A part.*) Intolérable tyrannie !

Mrs. Frampton. Dépêchons ! dépêchons ! vous n'étiez pas autrefois si lente... comme je disais, il n'y en avait pas une de vous qui ne me respectât plus que la maîtresse. Quelle autre que moi consultiez-vous dans tous vos dangers, dans tous vos petits embarras de jeunes filles ? J'étais toujours là pour vous sauver. J'étais votre bouc émissaire, je gardais tous vos secrets, et peut-être en est-il encore quelques-uns, qui depuis lors...

Mrs. Selby. Par pitié, ne parlez plus de cela, si vous ne voulez pas me voir à vos pieds (*Elle se met à genoux.*)

Mrs. Frampton. Y pensez-vous ? cette posture devant votre amie ? Passe encore si vous étiez toujours la petite orpheline de la pension, et moi toujours la riche héritière. Oubliez-vous que vous êtes la femme de Selby, du riche M. Selby, et moi, la pauvre veuve Frampton, déchu comme elle est. Allons, allons, ce que je disais n'avait rien qui pût vous effrayer, ma chère et tendre amie ; vous l'étiez du moins autrefois ; mais maintenant Selby vous absorbe jour et nuit. Oh ! je veux qu'il me cède vingt-quatre heures tout entières ; je le veux, je le veux, pour nous rap- peler nos bons tours de pension,

Mrs. Selby. Ecoutez-moi, madame !

Mrs. Frampton. Que signifie, madame ? Ne suis-je pas votre amie ?...

Mrs. Selby. Ma plus fidèle amie, celle qui m'a sauvé l'honneur.

Mrs. Frampton. A la bonne heure, voilà qui est mieux parlé ; vous me trouverez toujours la même.

Mrs. Selby. Votre présence ici est devenue ma plus douce, mon unique consolation. Vous à qui je dois tant, qu'est-ce que l'accueil que vous avez daigné accepter, en retour d'un bienfait qui vaut pour moi la vie.

Mrs. Frampton. Vous exagerez mes services.

Mrs. Selby. Oh ! non : que serait pour moi la vie, sans le silence que vous gardez sur mon terrible secret. Je voudrais que notre alliance renouvelée pût être éternelle.

Mrs. Frampton. Prenez garde, parlez plus bas.

Mrs. Selby. Je voudrais que nous n'eussions jamais qu'une maison ; mais, depuis quelques jours, mon mari s'est montré...

Mrs. Frampton. Que voulez-vous dire ma-tress Selby ?

Mrs. Selby. Oh ! vous le jugez mal ; il vous honore, il vous aime, il se fait un devoir d'aimer

l'amie de ma jeunesse ; mais il est des moments où...

Mrs. Frampton. Je vous comprends : il est des moments où les maris et les femmes qui s'aiment, désirent rester tête à tête pour se livrer aux tendres épanchements de leur tendresse, après cinq ans de mariage !

Mrs. Selby. Est-ce charitable à vous d'interpréter ainsi... Je voulais dire qu'il est des moments où l'homme le plus franc et le plus sociable, éprouvant la satiété de la meilleure compagne, préfère la solitude à....

Mrs. Frampton. A ma société....

Mrs. Selby. Oui, à la vôtre ou à la mienne, ou à toute autre : même dans les premiers mois de notre mariage, dans notre lune de miel, c'était déjà ainsi quelquefois ; car la solitude, ai-je entendu dire à mon Selby, est à l'âme ce que le repos est au corps, il l'appelait souvent le *doux sommeil du jour*.

Mrs. Frampton. Quel est votre but, et où tend toute cette rhétorique ?

Mrs. Selby. Si vous vouliez seulement vous absenter de notre maison pendant un mois, une semaine, un jour, rien qu'un jour !...

Mrs. Frampton. Quel ton arrogant ! une humiliation... à moi ? vous me faites cruellement sentir, madame, la faveur d'une hospitalité dont j'ai abusé, je l'avoue. Je vais partir, partir pour jamais, madame ; mais je crois naturel de rendre compte à M. Selby de certaines complaisances qui me donnaient droit à compter sur votre amitié et...

Mrs. Selby. Alors, je suis perdue. (*Elle se jette à ses pieds, et la toile tombe.*)

SCENE IV.

Appartement contigu de la chambre de Mrs Selby.

M. SELBY est seul qui écoute.

Je ne puis plus rien entendre. Mais est-ce bien moi ? Que fais-je ici, écoutant comme un sot et un homme sans cœur, qui ne saurait rien apprendre que de fâcheux : " *Je le dirai à votre mari !*" a répété la veuve, Je soupçonnais qu'il s'agissait de quelque mystère, et je n'ai que trop deviné. Qu'est-ce que ma femme peut m'avoir tu qui doit m'être révélé par une autre qu'elle ? Je commence à mettre en doute le passé de sa vie. Je me défie de mes propres yeux. Mon Dieu ! mon Dieu ! (*Entre Lucy.*) Ma sœur, un mot, je vous prie ; répondez à mon inquiétude. De cette chambre, où ma femme causait avec son importante amie, une voix est venue frapper mon oreille... Le hasard, et non le désir d'écouter, m'avait conduit à cette porte... J'ai entendu, dis-je, une voix de reproche, et puis une voix suppliante, comme celle de la colombe sous la serre du vau-

tour : la veuve hautaine était irritée, et elle a crié d'un ton de menace : *Votre mari saura tout !* Je ne suis pas un écouteur aux portes, ma sœur, et j'estime que c'est une lâcheté que de guetter ainsi un secret ; mais pouvais-je ne pas entendre ? Et maintenant que je sais, malgré moi, qu'on me cache quelque chose, je veux à tout prix trouver le sens de ces mots qui me troublent, sortis de la bouche de cette veuve d'enfer.

Lucy. Le plus sage est de demander à votre femme même de tout vous révéler.

M. Selby. J'ai employé les moyens les plus doux et les plus détournés, mais il n'est aucune de mes allusions indirectes qui n'ait fait pâlir de terreur la pauvre Catherine : insister davantage, ce serait la traiter avec une cruauté qui la tuerait.

Lucy. D'après votre portrait de la veuve, il paraît que ce n'est pas une de ces vertus farouches qui refusent d'entendre une tendre déclaration : si vous vouliez feindre de lui faire la cour et tirer de sa crédule vanité ce secret d'où vient son assurance : la fin justifie les moyens.

M. Selby. Je vous comprends, et je trouve votre avis fort bon ; mais ne sera-ce pas trop compter sur la bonne foi de cette belle dame, que de montrer un amour ardent après tant d'indifférence, et même pire encore ?

Lucy. La vanité de la femme la rend dupe de ses charmes : la plus défiante se croit toujours assez belle pour vous faire passer de l'aversion au sentiment contraire.

M. Selby. Je suis décidé.

Lucy. Bon succès à vos amours..

M. Selby. Je vais mener la chose rondement, ma sage sœur. (*Ils sortent.*)

[A CONTINUER.]

LE PLUS FÉCOND DES ROMANCIERS.

N'allez pas croire que ce soit de M. de Balzac que nous voulons parler. L'auteur d'*Eugénie Grandet* se pare de ce titre, mais il ne lui appartient pas réellement, c'est une usurpation tolérée.

Il ne s'agit pas non plus de M. Alexandre Dumas, quoique, cette année, il ait fait paraître vingt-deux volumes, à peu près deux in-80 par mois. Il n'est nullement question de MM. Frédéric Soulié et Paul de Kock ; ceux-là ne peuvent, malgré toute leur fécondité, élever des prétentions sur cette qualification. Le plus fécond des romanciers n'appartient pas à la littérature française ; c'est l'Allemagne qui nous a ravi cet honneur.

Il est impossible de nier l'évidence ; l'auteur en question a fait représenter plus de quatre cents pièces de théâtre ; il a composé plus de soixante-deux romans, sans compter les nou-

velles, les articles, les biographies et les pièces de vers dans les cent mille Almanachs des Muses qui se publient en Allemagne. Un savant de la Société de statistique de Berlin a calculé que les feuilles de papier noircies par cet écrivain, mises à la suite les unes des autres, feraient le tour de l'Allemagne; les œuvres de M. de Balzac ainsi disséminées feraient à peine le tour des Jardies et de leur territoire.

Ce fleuve de littérature, ce torrent d'inspiration, cet océan de copie, s'appelait Gleich. Connaissez-vous ce nom?—Pas le moins du monde, et vous?—Nullement.—Voilà ce que c'est que la gloire.

Comment se fait-il que M. X. Marmier qui a inventé tant d'écrivains allemands, ait laissé celui-là dans l'oubli? quatre cents pièces de théâtre, soixante-deux romans sont des titres suffisants, à ce qu'il nous semble, pour mériter une biographie, et cependant M. X. Marmier la lui refuse; et non seulement M. X. Marmier, mais encore M. A. Michiels, autre littérateur alsacien qui s'occupe des grands hommes de l'Allemagne.

Gleich vient de mourir; c'est ce qui l'a fait connaître. On a appris ses travaux littéraires en ouvrant son testament; il contenait la liste de ses ouvrages et la somme que chacun d'eux lui avait produite. Le total donne le chiffre assez rond et assez littéraire de 500,000 francs. C'est énorme pour l'Allemagne, pays où il n'y a pas de société de gens de lettres et pas de droits d'auteur.

Un seul roman de Gleich, *le Chevalier noir*, a été réimprimé quinze fois, et nous ne connaissons pas cette œuvre populaire; personne n'a songé au *Chevalier noir*. O fragilité des traductions!

La mort de Gleich est une calamité littéraire. En citant l'exemple de cet écrivain, la presse française pouvait se vanter de n'être pas seule à travailler à la vapeur. Maintenant cette excuse lui est enlevée. C'est un grand malheur, sans doute, mais ce n'est pas une raison suffisante de nous priver de la traduction du *Chevalier noir*.

Puisque personne n'a voulu se charger jusqu'ici de cette besogne, elle revient de droit à M. Defauconpret, le traducteur universel.

(L'Entr'acte.)

FABLE.

LE COQ ET LE TAUREAU.

Dans la basse-cour d'un château,
Un coq, blessé par un taureau,
Disait, en redressant sa crête :

“ Ce butor ne peut-il regarder à ses pieds ?

“ Faut-il par cette lourde bête,

“ Que nous soyons estropiés ?

“ De sa présence ici nous avons bien affaire !

“ Hélas ! je suis mort à demi.”

En exhaltant ainsi sa trop juste colère,

Il écrassait une fourmi.

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour *le Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car *le Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre chelins par année.

Ceux qui ne se sont pas conformés à la condition du paiement d'avance, auront 2s. 6d. par an à payer en sus du prix d'abonnement, selon l'avis donné dès le 3e numéro.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRECHETTE & CIE.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.